

# Chapitre 1

## Le syndrome de Pierre Richard



# I

## *Gen Y*

J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour les anti-héros à qui tout réussit. Le boutonneux de la classe qui finit par séduire, un peu malgré lui, la plus belle fille du collège dans cette comédie américaine pour adolescents. Le scientifique raté, mis au banc des charlatans, qui prédit la prochaine catastrophe mondiale et sauve l'espèce humaine toute entière. Le petit délinquant paumé qui, pour recoller à ses valeurs, obtient sa rédemption en devenant la chaîne ouvrière de la justice. Celui sur qui tombe systématiquement toutes les bizarreries du monde au point qu'à la longue, il aborde tout avec légèreté et s'en retrouve des plus épanoui.

Le maladroit bienheureux, le malchanceux, la chèvre qui tombe dans tous les écueils mais à qui chance et malchance offrent plus encore que ce qu'elle espérait. Les Pierre Richard.

Pierre Richard, cette fois, c'est un peu moi.

Je m'appelle Matthieu, j'habite une grande et vieille maison à Ottignies, en Belgique, à deux pas de la gare la plus fréquentée de Wallonie. La façade est de briques rouges et les châssis en bois supportent de simples vitrages. Du perron descendent quatre marches dont les plus chanceuses sont recouvertes aux trois-quarts de petits pavés gris carrés et plats. À l'intérieur, le salon s'ouvre sur une large et haute fenêtre côté rue. Les tentures usées y restent presque toujours fermées pour se mettre à l'abri des regards des passants indiscrets.

Quand je suis à la maison, je passe le plus clair de mon temps dans le - vieux, lui aussi - fauteuil relaxant. Bien en face de la télévision, la table basse à portée de bras. J'habite seul depuis que mes colocataires sont partis tour à tour. Ou plutôt que je les ai invités à le faire. S'était installée en moi la volonté de vivre seul, en adulte. Je n'y étais sans doute pas prêt.

J'ai soufflé dignement mes 29 ans bougies dans la nuit de samedi à dimanche.

Quand on se sent obligé de préciser "dignement", c'est souvent que ça ne l'était pas totalement. Trop arrosé, trop déconné. Trop dangereux sur la route, aussi. On ne s'en rend vraiment compte qu'après avoir désaoulé, je plaide coupable de toute façon.

Un peu trop... tout.

Je passe le dimanche à matin à maudire mon mal de crâne et l'après-midi à bénir bières et hosties de le faire passer. Du gras, un peu d'ivresse et c'est reparti pour un tour ! Après tout, même si je suis seul, c'est mon anniversaire aujourd'hui !

Dimanche, 22h00. Je me suis écroulé dans mon lit depuis peu quand on sonne à la porte.

*"Oh tant pis, je ne vais pas voir, c'est pas une heure pour sonner chez les gens".*

Cinq secondes de réflexion.

*"Allez, je vais quand-même jeter un œil".*

Les cinq secondes de réflexion ont été trop longues, je n'aperçois que deux ombres s'éloignant d'un bon pas. Un grand bedonnant et un petit trapu. Ils ont l'air d'humeur guillerette et détendue dans le froid et la lumière jaune des lampadaires qui éclairent approximativement le trottoir, démarche à peine lente et pas tout à fait droite.

Le lendemain, lundi 13 février 2023, 23h00. Une bonne nuit, une longue journée de travail et quelques doses d'alcool bien méritées plus tard.

"Bien méritées" ... Vraiment ? N'est-ce pas là plutôt une punition dès lors que la consommation dépasse le raisonnable ? Une autodestruction lente en partie consciente, même si cette partie peut être infime ? Trêve de transgression.

Je suis de retour dans mon lit et fais ce que nous, les demi-jeunes, la *Gen Y*, les éternels questionneurs insatisfaits du soi et de l'univers, faisons de mieux : scroller, dévorer du contenu

inintéressant sans même d'ailleurs s'y intéresser, des vidéos de chats acrobates et des commentaires de gens qui s'insurgent contre ceux qui s'insurgent dans leurs commentaires.